

# Le secret du figuier



**Aloïs**

# **Le secret du figuier**

**Chemins d'aventures – Tome II**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08286-8

# Chapitre I

Vendredi 9 octobre

POIGNY-la-FORÊT (Yvelines)

Pour un peu il aurait fermé les yeux. Alexandre écoutait dans sa voiture le concerto pour violon de Mendelssohn ; cette musique envahissait tout son être d'une apaisante sensation, pas au point cependant de quitter la route des yeux. Il avait cessé de pleuvoir mais la chaussée était encore mouillée ; quelques rayons de soleil perçaient entre les nuages illuminant le tapis de feuilles mortes sur le bas-côté. Il venait de quitter les embouteillages du vendredi soir et approchait de Poigny-la-Forêt par cette tranquille route forestière qu'il connaissait si bien. Il fallait traverser tout le village, tourner sur une petite route à droite juste après la rue des Basses Mesures et atteindre la dernière propriété. À l'aide de sa télécommande il ouvrit le portail automatique et s'engagea sur l'allée de graviers qui crissaient sous les pneus. Valentin, le jardinier, s'arrêta de ratisser, se redressa en portant deux doigts à hauteur de sa casquette pour saluer Monsieur Alexandre.

C'était un très brave homme, Valentin. Il devait avoir la cinquantaine, à peu près l'âge de Pierre-Henri Tavernier, le père d'Alexandre. Quand ce dernier décéda, dans un accident de la route avec son épouse et sa belle-mère, Alexandre fut envoyé en pension en Angleterre. La maison de famille à l'entrée de Poigny fut vendue par une agence après la mise aux enchères de tout le mobilier et Valentin se trouva sans emploi. Des années plus tard, lorsque Alexandre revint au village y acquérir une autre maison, il engagea

Valentin et son épouse Louise. Ils habitaient la petite maison à l'entrée de la propriété et assuraient tous les travaux d'entretien. Louise faisait aussi les courses et la cuisine.

Ayant remisé sa Golf dans le garage double, il vérifia avoir laissé suffisamment de place pour La Fiesta de son épouse lorsqu'elle rentrerait tout à l'heure. Maître de son emploi du temps, en qualité de président d'un groupe international dont il avait confié la direction effective à un homme d'affaires de Hong Kong, il était souvent le premier rentré à la maison. En revanche Véronique, sa jeune épouse, avait des horaires aussi contraignants que variables.

Au siège parisien de la Direction Générale des Services Extérieurs (DGSE) elle assurait la liaison avec des agents en opération à l'étranger afin de répondre à leurs demandes et retransmettre les informations récoltées. Cela pouvait la mener tard dans la nuit et elle prévenait parfois Alexandre au dernier moment. Ce n'était pas le cas aujourd'hui. En effet, selon Louise, Madame avait téléphoné qu'elle serait là vers 20 heures 30 ; le dîner était prêt, il suffisait de le maintenir au chaud.

Après avoir pris une douche, Alexandre s'installa dans un fauteuil du salon et admira à travers la fenêtre l'obscurité qui enveloppait peu à peu les arbres dégarnis du vaste jardin. Il se sentait l'âme contemplative et n'avait en tête aucun souci réel, matériellement très à l'aise depuis que son grand-père lui avait laissé un héritage généreux. Il avait fait un beau mariage avec cette jeune et jolie femme rencontrée alors qu'elle-même était en mission pour le protéger durant cinq inoubliables semaines à travers le monde, il y avait deux ans déjà. Il pouvait se considérer comme privilégié et pourtant il éprouvait de temps à autre une espèce d'insatisfaction mal définie.

Une forte lumière traversant les fenêtres annonça l'arrivée de la voiture de Véronique, il alla à son devant.

Samedi 10 octobre  
POIGNY-la-FORÊT

Ils passèrent une journée ordinaire, paressant le matin et profitant d'un bel après-midi d'automne pour une promenade en forêt. Véronique avait appris d'Alexandre à aimer cette forêt où l'on pouvait rencontrer des cerfs et des chevreuils, où l'on venait au printemps cueillir des brins de muguet et à l'automne récolter des champignons. Certains coins étaient très fréquentés surtout le week-end ; les connaisseurs avaient leurs endroits « à eux » plus tranquilles, un peu à l'écart des chemins principaux. C'était le cas d'Alexandre, depuis sa tendre enfance il connaissait bien cette forêt et particulièrement les alentours du Petit Étang Neuf, ou de la Mare aux Demoiselles où son grand-père lui apprenait les choses de la nature.

– Tu vois Véro, c'est à des endroits comme ça que je pensais quand nous étions à l'autre bout du monde. En une époque agitée comme la nôtre je trouve réconfortant de disposer de lieux aussi apaisants.

– Tu as raison Chéri, mais on ne peut tout de même pas vivre retirés comme des ermites. Pour moi c'est parfait un après-midi de temps à autre mais j'ai besoin de bouger, de voir du monde, de m'investir dans des projets, tu le sais bien...

– Je comprends... Je crois qu'inconsciemment je ressens un peu le même besoin. Il va falloir y penser.

Dimanche 11 octobre  
RAMBOUILLET (Yvelines)

Deux fois dans l'année le centre-ville de Rambouillet connaît la foule des grands jours à l'occasion des brocantes de mi-avril et de début octobre. Cette fois-ci Alexandre et Véronique avaient décidé de s'y rendre en voisins. La rue principale était noire de

monde, on avait du mal à progresser entre les étalages des commerçants qui bradaient sur le trottoir leurs fins de série, ceux des particuliers qui pratiquaient le vide-greniers et ceux des brocanteurs professionnels qui proposaient de tout et parfois même n'importe quoi. Le jeune couple s'arrêtait ici ou là pour regarder des objets d'un autre âge dont on se demandait bien qui pourrait les acquérir. Un ancien moulin à café à manivelle, un petit train électrique sans son alimentation, des appareils photo du début du siècle dernier.

Certaines personnes examinaient des articles, les prenaient en main, les retournaient sous tous les angles avant de les reposer malgré les offres du vendeur. On croisait des gens repartant avec un grand vase chinois ou avec une panoplie d'outils rouillés. Ce spectacle amusait Véronique plus qu'Alexandre. Celui-ci toutefois s'arrêta plus longuement sur la place de la mairie devant un étalage qui pourtant ressemblait aux autres. C'était celui d'Achille, un brocanteur qui écumait depuis toujours les localités du sud des Yvelines. Enfant, Alexandre l'avait connu lorsqu'il sonnait à la porte de ses parents pour demander s'ils n'avaient rien à vendre. Maintenant il avait les cheveux blancs sous son large chapeau et restait sur sa chaise, laissant les badauds regarder ce qu'ils voulaient. Alexandre s'approcha.

– Bonjour Achille. Vous ne me reconnaissez sûrement pas, je suis le fils Tavernier de Poigny. Me voici de retour au pays. Comment allez-vous ?

– Ça alors... Monsieur Tavernier ! C'est vrai que vous ressemblez à votre père. Quel malheur cet accident avec votre maman et votre grand-mère ! Ça en a bouleversé plus d'un dans le secteur. On ne savait même pas ce que vous étiez devenu ; vous aviez quoi ? Neuf dix ans ? Vous savez, moi ce qui m'a le plus touché ça a été de voir tous les biens de votre famille vendus aux enchères. Ce sont des professionnels de Paris et de Versailles qui ont tout raflé, les prix montaient trop haut pour moi. À la fin, quand il ne restait plus rien de valeur intéressante, le commissaire-priseur a fait un lot d'une



cinquantaine d'objets dont personne n'avait voulu. Je l'ai emporté pour une bouchée de pain. Tenez, regardez bien là, vous en reconnaissez sans doute quelques-uns.

Alexandre se baissa pour prendre en main une lampe de bureau à l'abat-jour en aluminium légèrement cabossé.

– C'était à mon père... Et ces deux sous-verre montrant des scènes de chasse à cour étaient accrochés au mur de l'entrée.

Son émotion était palpable, Véronique lui posa la main sur l'épaule. Le regard d'Alexandre passait d'objet en objet à la recherche d'autres souvenirs lorsqu'il aperçut, posé à même le sol, un petit coffre en bois qu'il reconnut immédiatement comme étant celui qui ornait une étagère de la bibliothèque paternelle. Grand comme une boîte à chaussures il avait un couvercle bombé, des poignées latérales métalliques et une serrure en forme de croix, comme un coffre de pirate en miniature. Son père interdisait que l'on y touche et Alexandre n'avait jamais su s'il contenait quelque chose ou bien était purement décoratif. Il le souleva, c'était plus lourd qu'il n'avait supposé. Il en caressa le bois que le brocanteur avait entretenu et qui paraissait neuf.

– Il vient bien de chez vous, précisa Achille. Nombre de passants s'y sont intéressés mais personne n'en a voulu parce que je n'ai pas la clé. Vous savez, si...

– Moi, je le prends, l'interrompit Alexandre. Combien en voulez-vous ?

– Je ne vais tout de même pas vous faire payer un bibelot qui vient de chez vous !

– Si, si, j'y tiens. Vous l'avez vous-même acheté et entretenu, c'est normal. À combien l'estimez-vous ?

– Bof !... Peut-être une dizaine d'Euros.

– Tenez, en voici vingt et c'est moi qui vous dis merci.

En s'éloignant par des rues plus tranquilles pour regagner leur voiture, Alexandre arborait un sourire éclatant en tenant le coffret bien serré contre lui.

– Je suis surprise, se risqua Véronique, tu m'avais dit que tu ne voulais rien venant de la demeure familiale tant ces souvenirs te faisaient mal. Et voilà que tu t'enflames pour cette simple boîte. Tu peux m'expliquer ?

– J'en suis incapable... Je ne sais pas... Quand j'ai soulevé ce coffret j'ai perçu qu'il contenait quelque chose... Quelque chose qui m'apprendra peut-être pourquoi mon père ne voulait pas que quiconque y touche.

– Mais tu n'as même pas la clé !

– On verra ça avec le fils Bertrand, il a repris l'atelier de serrurerie de son père. Cela ne devrait pas lui poser de problème.

Lundi 12 octobre

POIGNY-la-FORÊT

Effectivement ce ne fut pas un problème pour René Bertrand. Après avoir examiné la serrure de près il prit dans sa sacoche quelques outils qu'on aurait crus sortis d'une trousse de chirurgien. En quelques gestes précis il fit entendre un déclic significatif et souleva le couvercle d'à peine un centimètre, le reposa puis rangea son matériel.

– Vous ne l'ouvrez pas complètement ? demanda Alexandre.

– Pas la peine Monsieur Tavernier. C'est ouvert et c'est à vous de voir. Peut-être contient-il un diable à ressort !

Ayant raccompagné le jeune artisan, Alexandre revint dans le salon où Véronique attendait près du coffret. Dans une atmosphère quasi religieuse, sans dire un mot, Alexandre releva le couvercle. Il n'y avait là que des papiers qu'il sortit l'un après l'autre. Des feuilles de photocopies, des chemises contenant d'autres docu-

ments, deux enveloppes non cachetées. C'était tout. Pas de bijoux, de pièces d'or, ni de liasses de billets de banque.

– Qu'est-ce que j'imaginai ? soupira Alexandre visiblement déçu.

– Je ne sais pas, répondit Véronique, il faut peut-être regarder de près tous ces documents auxquels tu dis que ton père tenait tellement.

Ils étalèrent sur la table le contenu du coffret. Il y avait un petit carnet dont les pages étaient pleines de la fine écriture du père d'Alexandre ; une chemise cartonnée contenant divers documents se rapportant aux Templiers et une autre sur la Commanderie de Villedieu près de Élancourt dans les Yvelines ; un livret concernant le Concile de Troyes et toute une série de papiers relatifs à Saint-Jacques-de-Compostelle. Sans même avoir besoin de lire ces documents, Alexandre comprit immédiatement qu'il s'agissait simplement de travaux que menait son père en qualité de professeur d'histoire. Il enseignait au Lycée Louis Bascan de Rambouillet et consacrait probablement ses loisirs à des recherches relatives à son domaine. Réelle déception.

Restaient deux enveloppes. L'une contenait une carte de France sur laquelle avaient été tracés quatre itinéraires partant de Paris, Vézelay, Le Puy et Arles pour se diriger vers la frontière espagnole. Véronique fit remarquer que cela correspondait aux traditionnels chemins empruntés par les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle, il s'agissait en quelque sorte d'une annexe au dossier trouvé sur le même sujet. La seconde enveloppe contenait la photocopie d'un document sans doute ancien dont le texte était à peine lisible tant les lettres en écriture gothique partiellement effacées laissaient le doute sur certains mots et deux d'entre eux avaient même complètement disparu. Unissant leurs efforts et leurs souvenirs de lycéens ils parvinrent à déchiffrer approximativement ces quelques lignes en latin :

*In via* (mot effacé) *concham*  
 (mot illisible) *vincere Satanam*  
 (mot effacé) *summitate mediam turre*  
*Ad Vitam Aeternam*

Ce qu'ils traduisirent, en hésitant, comme ceci :

*Sur le chemin du coquillage*  
*Il faut vaincre Satan*  
*au sommet de la tour du milieu*  
*Pour l'éternité*

Ils restèrent longuement silencieux. Cela ne voulait rien dire d'explicite. Véronique avait saisi le carnet du père d'Alexandre et nota immédiatement qu'une ou plusieurs pages du début avaient été déchirées. Les premières pages lisibles concernaient des notes manuscrites relatives à l'ordre des Templiers. En feuilletant rapidement les autres pages elle s'arrêta sur celle qui contenait un petit texte encadré correspondant à l'évidence aux lignes en latin sur lesquelles ils s'interrogeaient. Pierre Henri Tavernier avait écrit :

*« Il est tout à fait regrettable de ne pas disposer du document original, car on aurait pu rétablir ou deviner les lettres et mots manquants. Cette seule photocopie dont je dispose est trop contrastée pour que l'on en obtienne davantage. Je dois donc me contenter de cette traduction :*

*Sur le chemin de la coquille*  
*tu vaincras Satan*  
*en haut de la tour centrale*  
*Pour la vie éternelle*

*Je ne pense pas me tromper beaucoup en voyant dans la première ligne la désignation d'un chemin de Saint Jacques de Compostelle. À étudier de près pour trouver un édifice avec une tour centrale. »*

Suivaient d'autres considérations à examiner avec autant d'attention.

– Nous avons traduit à peu près comme mon père, se réjouit Alexandre. Mais lui en a rapidement trouvé une première interprétation. Ce qui explique le dossier et la carte sortis du coffret concernant Saint-Jacques-de-Compostelle. Il faut lire ce dossier et celui des Templiers. Au travail !

– Chéri, répondit Véronique, il est tard. Ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux passer une nuit tranquille et voir demain comment aborder tout ça ? Cela prendra du temps et je pense qu'il faudra avoir les idées claires. Alexandre finit par approuver et remit tous les papiers dans le coffret en soupirant.

Il était tellement excité en rentrant chez lui que René Bertrand oublia de poser sa boîte à outils dans l'entrée comme chaque soir. Il appela son épouse.

– Justine ! Tu vas pas me croire !

– Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

– Écoute, je viens de chez le fils Tavernier, tu te souviens celui dont les parents sont morts dans un accident de la route l'année d'avant qu'on se marie ; il voulait que j'ouvre un coffret dont il n'a pas la clé et qui appartenait à son père.

– Et alors ?

– Alors, ce coffret je l'avais déjà vu, ici dans cette maison où nous sommes.

– Comment ça ?

– Un soir papa est rentré accompagné d'Achille le brocanteur et d'un homme plus âgé, à l'air autoritaire, style ancien militaire avec un bout de tatouage visible derrière le cou. Ils avaient ce coffret sans clé et voulaient qu'on l'ouvre. Papa m'a montré comment il fallait s'y prendre dans ce cas-là sans rien abîmer. Dès qu'il a été ouvert ils en ont sorti plein de papiers que l'homme a examinés pendant au minimum une demi-heure. Il a pris des notes et a même arraché des pages d'un petit carnet qu'il a glissées dans sa poche.